

Ivan Froloff lui jeta alors sur le corps une longue chemise blanche, terminée par un capuchon en forme de sac dont il lui couvrit la tête.

De loin on put distinguer une longue forme blanche qui semblait grandir entre les montants rouges de l'échafaud, c'était le malheureux qui montait le fatal escabeau.

Derrière lui se tenait le bourreau qui, d'un mouvement rapide, lui passa une corde autour du cou et renversa l'escabeau.

L'agonie dura sept minutes trente-cinq secondes.

Jules Brémond n'attendit pas les expériences du docteur ; au froid avait succédé le frisson, il se sentait la fièvre et rontra.

Au premier pas qu'il fit, il s'aperçut que quelqu'un était entré dans sa chambre, cependant comme il n'y laissait rien de compromettant et ne connaissait que trop l'écriture, la terreur s'empara de lui à ce point qu'il demeura un instant presque anéanti.

Revenu à lui, il se dit qu'il aurait peut-être le temps de fuir ; malheureusement l'argent lui manquait, le temps aussi pour s'en procurer. Tout à coup une idée lumineuse traversa son cerveau, et s'asseyant à son bureau il écrivit rapidement.

« Chère Fœdora.

« Cette canaille d'Aaron vient de me dénoncer, je n'ai qu'une ressource, fuir au plus vite et me cacher, mais l'argent me manque pour quitter la ville et passer en Allemagne, envoie-moi 20 mille roubles d'une manière sûre à Yelaguine, tu sais à quel endroit. N'hésite pas un instant à me faire ce prêt, je sais que tu as cette somme dans la cachette derrière le portrait de l'Empereur, là où tu mets tes papiers secrets, tu vois que je suis informé, si tu hésites ne fût-ce qu'une heure, tu es perdue, car pris par ta faute, je ne manquerai pas de révéler à Gourko le rôle que tu as joué dans la conspiration et les ordres d'assassins que tu as signés de ton nom de Stella, Ne... »

La porte qui s'ouvrit violemment ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase.

Il se retourna et vit un quartelnik, qui la main sur la poignée de son sabre, lui dit rudement :

— Suivez-moi.

L'officier de police était seul. Jules Brémond plongea la main dans son secrétaire, saisit un revolver, l'arma rapidement, fit feu à bout portant et s'élança dans l'escalier, mais là il se trouva en face de deux autres gendarmes qui lui barrèrent le passage ; d'un coup de revolver il blessa encore l'un d'eux, il s'appretait à tirer sur le second quand celui-ci le prévint.

Frappé au cœur il tomba comme une masse.

Légalement atteint, le quartelnik fit déposer le cadavre dans la chambre, plaça une sentinelle à la porte et, pensant que le papier qu'écrivait le conspirateur pouvait avoir quelque importance le porta à son chef qui le transmit aussitôt au général Gourko.

Moins d'une heure plus tard, deux messieurs, irréprochablement vêtus, se présentèrent au quai Anglais, demandant à voir la comtesse pour affaire importante.

Fœdora qui achevait ses malles crut qu'il s'agissait de quelque formalité pour la déclaration donnée par elle à Nadiège.

— Faites entrer, dit-elle simplement.

Ils entrèrent en effet, un peu embarrassés, saluant jusqu'à terre, tout en regardant autour d'eux.

Le calme de la comtesse achevait de les déconcerter.

Elle, n'y comprenant rien, debout près de la table où s'amoncelaient des cartons, des étoffes, des rubans, attendait avec un si parfait étonnement, que le plus âgé croyant s'être trompé, dit enfin :

— Pardonnez-moi ma question, Madame, mais je suis chargé d'une mission auprès de la comtesse Fœdora Mikailovna, est-ce bien à elle que j'ai l'honneur de parler ?

— Parfaitement, messieurs, je suis la comtesse Fœdora.

— Connue aussi sous le nom de Stella, ajouta le plus jeune d'un ton doucereux.

Un nuage passa devant les yeux de la jeune fille dont le visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

— Fœdora Mikailovna Kourdoukof, balbutia-t-elle.

— Membre du comité secret où elle signe du nom de Stella, insista l'agent de la police secrète.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, messieurs, fit la malheureuse, qui se sentait défaillir.

— Peut-être est-ce une erreur, répondit le plus âgé des deux visiteurs, mais un instant suffira pour détromper son Excellence, le général Gourko, devant lequel nous avons ordre de vous conduire.

A cette sommation ses forces l'abandonnèrent, elle poussa un grand cri, et serait tombée de sa hauteur si Paulovna ne l'eut reçue dans ses bras.

— Allons, dépêchons, dit alors l'officier de police s'adressant en russe à Paulovna, fait-la revenir et partons, la voiture attend à la porte pour la conduire à la police.

— Fœdora Mikailovna à la police, s'exclama la camériste, osez donc la toucher, osez donc, et faisant à sa maîtresse un rempart de son corps elle se tenait devant elle comme une lionne prête à leur sauter à la gorge.

— Allons, finissons et marchons ou j'appelle les gendarmes.

— Vania ! Grégori ! Fédor ! au secours, rugissait Prascovia.

— Mon Dieu, que se passe-t-il donc ? s'écria Nadiège en se précipitant dans la bibliothèque, que signifient ces cris, cette violence ?

— Ils veulent conduire cette colombe à la police.

— A la police ! et pour quel crime, grand Dieu !

— Comme faisant partie du comité secret, et accusée d'avoir conspiré contre la vie de Sa Majesté.

— Ceci est une infamie, une pure infamie, la comtesse Fœdora, la pupille du général Pankratief, l'amie de la comtesse Tatiana, la sœur de Maxime Kourdoukof, assassiné en haine de l'Empereur, ne peut pas être une nihiliste.

— C'est ce que nous allons voir, répondit un des agents en se dirigeant vers le tableau dont il pressa le ressort, voici la cachette où sont les papiers secrets.

— C'est là, en effet, que mon amie conserve ses notes, ses comptes, ses papiers d'affaires, son argent aussi, vous êtes bien renseignés, messieurs, mais avant d'emporter ces documents si compromettants, je vous somme, moi, de les placer sous une enveloppe que je cachetterai soigneusement, je sais ce qu'il y a en ce moment, et je ne sais pas ce qu'on y retrouverait plus tard quand ils seront restés entre vos mains.

— Vous insultez les agents du gouvernement.

— En nous accusant, c'est vous qui nous insultez.

Les domestiques étaient accourus, leurs dispositions paraissaient si menaçantes, que l'un des agents s'approcha de la fenêtre, d'où il fit un signe aux gendarmes. Ceux-ci, croyant à une résis-